

Carte d'identité

Ce livre a bénéficié du soutien du laboratoire Environnement,
Ville, Société, UMR 5600 CNRS/Université de Lyon,
du Centre d'histoire des sociétés, des sciences et des conflits (CHSSC)
de l'Université de Picardie Jules Verne et de la Maison des sciences
humaines (MSH) de l'Université de Reims Champagne-Ardenne.
Il a obtenu le label du rhizome Chôros.



www.editions-hermann.fr

ISBN : 979 1 0370 0153 5

© 2019, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

LES COLLOQUES
CERISY 

Carte d'identités

L'espace au singulier

Sous la direction de
YANN CALBÉRAC, OLIVIER LAZZAROTTI,
JACQUES LÉVY ET MICHEL LUSSAULT


hermann
Depuis 1876



Photographie de groupe lors du colloque de Cerisy *Carte d'identités*.
L'espace au singulier qui s'est tenu du 22 au 29 juillet 2017
© Archives Pontigny-Cerisy.

Avertissement

Ce livre entend témoigner d'un colloque : *Carte d'identités, l'espace au singulier*, organisé au Centre culturel international de Cerisy, du 22 au 29 juillet. Le projet et le programme de ces journées de travail¹ furent conçus par un groupe de quatre géographes : Yann Calbérac, de l'université de Reims ; Olivier Lazzarotti, de l'université de Picardie Jules-Verne ; Jacques Lévy, de l'École polytechnique fédérale de Lausanne ; Michel Lussault, de l'École normale supérieure de Lyon. Quatre géographes aux sensibilités et aux orientations scientifiques différentes, chacun pouvant exciper de travaux significatifs, mais partageant un même goût du débat, de l'expérimentation d'idées nouvelles, du franchissement des barrières disciplinaires.

Notre idée était simple : tenter de composer un collectif de spécialistes, géographes, sociologues, architectes, historiens, archéologues, issus de différentes générations, auquel on ajouterait d'autres contributeurs (écrivains, artistes, journalistes), un groupe hétérogène donc, prêt à débattre sans restrictions ni *a priori* du problème des singularités spatiales. Le choix de Cerisy s'imposait, en ce qu'il impliquait une dimension résidentielle au colloque : en effet, le propre même de ce lieu est de donner du temps aux échanges, bien plus que ce que l'on peut envisager ailleurs dans une université, notamment grâce à la nécessité d'y séjourner une semaine. Ainsi, non seulement il est possible de construire des journées de travail où les intervenants jouissent d'une véritable possibilité de développer leur pensée, et l'enclos du château où l'on se retrouve tous et toutes hébergés permet de donner aux échanges informels une teneur et une intensité sans pareilles. Cela autorise également de prévoir des activités en soirée, décalées de la forme classique de la communication – ici des ateliers en relation avec le théâtre et la danse.

La semaine fut riche et fructueuse et nous avons décidé de demander des textes à certains des protagonistes. Ceux-ci furent incités à développer les aspects de leurs communications qui avaient le plus stimulé les échanges. L'idée était de composer un recueil qui soit moins une rétrospective de ce qui s'est passé à Cerisy qu'une plateforme prospective pour quiconque s'intéresse aux espaces et aux spatialités.

1. Le programme de ce colloque est accessible en ligne sur le site du centre, à l'adresse suivante : <<http://www.ccic-cerisy.asso.fr/carteidentites17.html>>.

Entrée en matière

La spatialité d'abord

MICHEL LUSSAULT

Une des qualités qu'on ne peut ôter au *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, paru en 2003, est son caractère programmatique explicite et assumé. Pour ses concepteurs, il s'agissait bel et bien d'assembler différents résultats de travaux antérieurs et de composer un système cohérent, tant sémantique (chaque définition écrite à l'aide d'un vocabulaire et d'un style unifiés et volontairement en rupture avec les habitus disciplinaires) que syntaxique (chaque définition se reliant explicitement avec d'autres pour former un réseau de sens maîtrisé). Et le but poursuivi était que ce programme fût génératif, provoquât du débat scientifique et suscitât des travaux, des reprises, des corrections (dynamique effective, ce dont témoigne la seconde édition modifiée et augmentée de 2013¹, et qui s'est poursuivie ensuite).

La fabrication de cet ouvrage – qui *de facto* a eu un réel impact sur la géographie universitaire (et scolaire) francophone, qu'on l'apprécie ou qu'on le déteste – instrument d'une recherche encore en cours plus que somme livrant des conclusions définitives, dura pendant presque dix ans; un moment important dans ce processus long et difficile fut le premier colloque de géographie jamais organisé au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, du 21 au 26 septembre 1999 : « Logiques de l'espace, esprit des lieux² ». À l'invitation de Jacques Lévy et Michel Lussault, se réunirent des géographes qui, pour une partie d'entre eux, allaient être des auteurs d'articles du *Dictionnaire*, ainsi que de jeunes chercheurs doctorants, pour une semaine de mise au point critique

1. Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2013.

2. Dont on tira l'ouvrage *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, 2000.

sur l'évolution de la géographie depuis le début des années 1980 et sur ce qu'elle pouvait aspirer à devenir.

I. LE TOURNANT DES SPATIALITÉS

Si, sans aucun doute, cette rencontre permet de reconnaître les apports majeurs du dialogue entretenu avec les sciences sociales et la philosophie, si l'on insista à juste titre sur la nécessité de concevoir une géographie exportatrice de concepts et plus simplement importatrice, si l'on put conséquemment réfléchir à la pertinence éventuelle de l'idée d'un « tournant géographique³ » dans le travail de compréhension des sociétés, elle ouvrit aussi un champ de recherche qui allait s'avérer essentiel dans les années suivantes. En effet, à Cerisy en 1999, fut mis au débat, pour la première fois d'une façon aussi radicale, le postulat que l'individu-acteur et ses actions spatiales pouvaient/devaient être placés au centre de l'attention des géographes.

Si j'examine aujourd'hui ce qui s'est passé depuis lors, je crois pouvoir proposer l'hypothèse suivante – évidemment très liée au tour qu'a pris mon propre travail : depuis le début du siècle, si un tournant géographique s'est confirmé, *cela fut celui de la spatialité*. Ainsi, des géographes ont énoncé et consolidé le paradigme d'une géographie au centre d'intérêt déplacé : ce n'était plus tant l'analyse de l'espace des sociétés qui importait que celle des spatialités des humains – spatialité alors abordée comme un « faire », en l'occurrence un « faire avec l'espace », expression conceptuelle qui a été depuis en permanence mise en exergue et retravaillée, notamment par Mathis Stock (présent en 1999 et qui assura le secrétariat de rédaction du *Dictionnaire*) et par l'auteur de ces lignes. En ce qui me concerne, cette assomption du « faire avec » a orienté l'élaboration de ma série de livres, commencée en 2007 et close en 2017⁴, qui constitue une esquisse d'une théorie cohérente de la spatialité humaine.

Par cette attention aux (inter)actions spatiales des individus, une partie de la géographie francophone, sans laisser de côté ce qu'elle doit

3. Jacques Lévy, *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*, Paris, Belin, 1999.

4. Cf. Michel Lussault, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil, 2007 ; *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Grasset, 2009 ; *L'avènement du Monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*, Paris, Seuil, 2013 ; *Hyper-lieux. Nouvelles géographies de la mondialisation*, Paris, Seuil, 2017.

au commerce avec les sciences sociales, sans non plus renoncer aux apports des analyses quantitatives et des modélisations, s'est approchée à nouveau frais des sciences humaines (philosophie, anthropologie, théories littéraires, études culturelles, psychologie) et de leurs approches de ce qui, chez l'acteur social, participe de la personnalité et de son irréductible idiosyncrasie. Mais elle l'a fait en n'oubliant jamais ce que cette idiosyncrasie comporte de sociétalité inscrite, incorporée, dans les personnes elles-mêmes, quoi qu'elles en aient de leur idéal/prétention/illusion de souveraineté absolue et de liberté. Pour ses tenants, l'étude de la spatialité donne la possibilité de conjointre l'acteur et ses logiques, le sujet et ses affects, le système social et ses dynamiques, l'environnement spatial et ses configurations, les cultures et leurs valeurs. Bref, de doter d'un corpus de référence une méta-théorie de la dimension spatiale de l'existence humaine.

1. Attention! Travaux

Seule une telle attention aux spatialités dans les recherches d'un nombre substantiel de géographes rendit possible et explicable la programmation à l'été 2017, de nouveau à Cerisy, d'un colloque explicitement mis en relation par ses responsables scientifiques avec celui de 1999 : « Carte d'identités. L'espace au singulier⁵ », dont le propos, même si on se consacra aussi à la discussion d'espaces singuliers comme, par exemple, l'Europe, fut avant tout de réfléchir aux modalités de prise en compte et de compréhension de la singularité des spatialités individuelles; celle-ci posée comme irréductible et de ce fait même problématique pour quiconque estime que le rôle des sciences sociales est plutôt de cerner les régularités des dispositions, des actions, des représentations, des organisations.

Mais une fois encore, l'idée fut moins d'établir un bilan de fin d'exercice que d'ouvrir une semaine de laboratoire d'idées, en donnant à nouveau une très large place à de jeunes chercheurs et à des approches scientifiques encore dans une phase d'élaboration, afin de tracer des perspectives, de suggérer des ouvertures de chantier. Raison pour laquelle, on a souhaité conférer aux interventions un caractère d'expérience de pensée, sans que tout soit encore cadré, fixé, verrouillé, en appelant au contraire une discussion en forme de réfutation collective. Même les universitaires des plus chevronnés présents à Cerisy

5. Dont la responsabilité scientifique fut assurée par Yann Calbérac, Olivier Lazzarotti, Jacques Lévy et Michel Lussault.

en 2017 ne s'exemptèrent pas de la nécessité de voir leur travail passé au crible d'une écoute critique sans révérence mais sans se vouloir *a priori* irrévérencieuse. De surcroît, on consacra plusieurs séances à de véritables expérimentations (notamment autour du lien entre le théâtre, la danse et la spatialité) : il s'agissait là de commencer de frayer un nouveau passage pour l'intelligibilité et la signification des pratiques individuelles.

2. La pensée trouve son lieu

Il serait présomptueux d'affirmer que nous fûmes toujours, *in fine*, à la hauteur de nos exigences initiales; en revanche, on certifiera ici le caractère collectif et intense du travail, cela facilité par une sorte « d'effet de lieu » propre au château de Cerisy – qui procède à la fois des propriétés intrinsèques du site, de son accessibilité peu conforme aux standards actuels des sociétés de rapidité mobilière, contrainte forte qui oblige à la sédentarité, de la médiocrité de la connexion aux réseaux numériques qui facilite (!) la concentration en séance, des rites immuables et indifférents aux aspirations spécifiques des participants imposés à tout colloque, du rythme qui procède de l'appel par la sonnerie de la cloche des séances et des repas.

La chose est d'autant plus à souligner que le présent volume prend quant à lui la forme ordinaire d'actes d'un colloque qui pourtant ne fut pas ordinaire, de l'avis même des participants. Cette distorsion s'avère, dans une certaine mesure, une des caractéristiques de Cerisy : y séjourner constitue toujours plus une expérience de réflexion active et décuplante unique en son genre, où les participants s'autorisent à dire : « je », à se dévoiler, à s'exposer, qu'un prétexte à ouvrage savant original – même s'il en fut publié de forts bons et que nous espérons que celui-ci ne sera pas mauvais. Car l'exercice d'édition d'actes est souvent une opération de mise aux normes académiques et de réduction des variétés des styles et des sensibilités, on y perd en général beaucoup de ce qui constituait le « je-ne-sais-quoi et le presque rien » d'une ambiance de travail et de sa vitalité.

Mais, on se doit d'ajouter qu'organiser une semaine consacrée à l'espace au singulier, dans un espace si singulier et où les individus inscrits dans un groupe de circonstance sont amenés en permanence à se demander ce qu'ils « font là », ce « qu'être-là-à-Cerisy » peut bien vouloir signifier, témoignait d'un pari conscient des organisateurs : jouer la carte de l'homologie entre le sujet des débats et son lieu. Ce qui explique que le Centre culturel international de Cerisy fut, à maintes

occasions, pris comme exemple de cas significatif par des intervenants qui voulurent ainsi, justement, insister sur des caractéristiques objectivables de la tension entre l'acteur, l'environnement spatial et les dispositions sociales. Ainsi, pour nous, rassemblés en cette fin de mois de juillet bien frisquette – nos pas et nos pensées dans les pas et les pensées de tous ceux et toutes celles qui nous précédèrent et qui habitèrent ici un petit laps de temps, vécurent un moment de lieu, comme nous le fîmes – le château de Cerisy constitua à la fois un havre de réflexion recherché, une halte agaçante et imposée dans le flux et les mouvements de la vie des participants et un singleton géographique objet-actif de nos échanges. Il s'imposa comme une ressource d'espaces et de temps mêlés qui nous a poussé souvent dans nos retranchements.

Ce serait au demeurant ne rien vouloir comprendre de cette ressource singulière si l'on ne s'imprégnait pas de la force propre de la configuration architecturale et paysagère et de ce qu'elle autorise, si on ne se laissait pas entraîner par la temporalité lente de la vie locale propice aux discussions qui laissent les idées s'épanouir, si l'on ne saisissait pas, fût-ce de manière ironique ou distanciée, la portée des réminiscences et des échos des colloques passés (de nombreuses photographies issues des archives de Cerisy parsèment les murs et les responsables du centre sont prompts à raconter les anecdotes qui s'y rapportent). Les effets de mémoire sont savamment entretenus par l'équipe des hôtes, excellent à mettre en scène un *genius loci* qui repose, notamment, sur l'établissement d'un récit de l'aventure intellectuelle du centre culturel de Cerisy qui tient autant de la légende que de l'histoire savante des idées – cela dit la liste des personnes qui séjournèrent au château depuis soixante ans est ébouriffante et donne l'impression à tout participant de croiser les mânes de Foucault, Deleuze, Derrida, Ricoeur, Heidegger et de tout ce que le monde de la pensée a connu de « grands noms », constat dont le narcissisme de chaque nouveau résident ne sort pas forcément amoindri.

II. QUE FAISONS-NOUS QUAND NOUS PARLONS DE SPATIALITÉ⁶?

Au bout du compte, que peut-on retenir de cette semaine où nous traquâmes les manifestations des singularités spatiales ? Je donnerai ici

6. Cet intertitre renvoie, en le décalant, à l'intitulé de l'article de Guy Di Méo dans le livre précité *Logiques de l'espace, esprit des lieux* : « Que voulons-nous dire quand nous parlons d'espace ? »

quelques réponses personnelles et partielles, qui évoquent un certain nombre de points que j'ai tenté d'aborder dans mon intervention – conçue comme une longue séance de réflexion à haute voix, consacrée à la spatialité, et dont j'ai pu nuancer la plupart des conclusions, en raison même de ce que la discussion de Cerisy a permis de mettre en évidence et de corriger.

D'abord et la chose n'est pas négligeable, insistons sur le fait que l'individu ne nous intéresse pas (ce « nous », au demeurant fictif, renvoie aux géographes travaillant sur ces questions) en tant que tel. Nous ne visons pas à percer les mystères ontologiques et/ou psychophysiques de l'individualité ; nous attire, en revanche, le fait que l'individu est une *agence d'action permanente* (pour tenter de traduire le : *human agency* des anglophones) et tout particulièrement d'action spatiale.

En ce sens, la géographie prend une position anthropologique, dont les implications sont nombreuses, y compris en termes éthiques et politiques : *si nous vivons dans le temps, nous existons aussi avec l'espace*. Exister c'est bel et bien spatialiser, c'est assurer ses prises spatiales pour parvenir à se tenir en tant qu'être humain en société. Les espaces de nos vies individuelles, qui constituent des environnements d'action, socialement construits, sont à la fois des étais, qui nous soutiennent, des supports sur lesquels nous projetons nos songes, nos pensées, nos volontés, nos désirs et des tremplins qui nous permettent d'aller plus loin.

Un tel postulat a guidé une partie des recherches géographiques contemporaines et on y entend aussi l'écho de débats philosophiques importants de ces dernières décennies, notamment ceux qu'ont suscités les travaux de Charles Taylor, dont je me suis personnellement très librement inspiré pour poser quelques principes de la spatialité humaine. En effet, quand nous parlons ainsi de l'individu comme toujours-déjà acteur spatial, nous adhérons, plus ou moins explicitement, à l'idée taylorienne que « [...] l'action intentionnelle (l'intention dans l'action) est une entité élémentaire (un primitif) de l'agir humain (et non un composé : d'une part l'action, d'autre part le désir, l'intention qui la commande)⁷ ». On refuse donc de séparer ce qui est de l'ordre de la volonté, de l'intention, et ce qui est de l'ordre de l'expression spatiale d'une action donnée : cela forme une totalité signifiante qu'on doit tenter d'analyser et comprendre. C'est en ce sens qu'il faut bien

7. Philippe de Lara, « Comment peut-on être moderne ? À propos de Charles Taylor », *Esprit*, n° 200, mars-avril 1994, p. 80.

mesurer ce que veut dire Taylor lorsqu'il estime que « l'action en vue de satisfaire un désir exprime ce désir en un sens fort. Elle ne fait pas que manifester le désir, elle est le désir incarné dans l'espace public⁸ » – le mot désir étant là à entendre moins au seul sens freudien (mais sans oublier cette dénotation) qu'au sens de tension volontaire, visée, volition, bref tout ce qui pousse quelqu'un à agir.

En raison même de cette expressivité, l'action est nécessairement connectée aux langages qui permettent de la réaliser et de la médiatiser, d'en rendre compte littéralement et dans tous les sens, de communiquer avec autrui ; car sans récits à raconter – fussent-ils minuscules – et sans images à partager, l'action n'atteint pas sa complétude.

Pour autant, cette approche ne consiste pas à verser dans l'illusion du sujet absolument souverain, bien au contraire. D'ailleurs Charles Taylor est très incisif contre l'individualisme pur – si présent dans le monde philosophique, culturel et politique anglophone et dont la version « pop » se trouve dans le champ économique néolibéral contemporain qui hypostasie la valeur du « libre » choix individuel – et insiste toujours sur le fait que l'être humain ne peut se passer de cadres, c'est-à-dire des « horizons à l'intérieur desquels nous conduisons nos vies et qui leur donnent une cohérence [et qui] doivent inclure des discriminations qualitatives fortes⁹ ». Pour Taylor, « vivre à l'intérieur de tels horizons fortement déterminés constitue une des caractéristiques de l'agent humain¹⁰ » – ces horizons n'étant pas uniquement des structures sociales et historiques, mais aussi, bien sûr, des dispositions culturelles et je serais tenté d'ajouter : des configurations géographiques qui, à l'évidence, constituent des éléments de cadrage d'une société et de ses membres. La conception de Taylor est suffisamment complexe pour résister aux réductionnismes de tout type que bien des approches imposent. Le « *self* » dont il tente de retrouver les généalogies contrastées n'est :

[...] ni l'ego de la psychologie ni l'acteur de la sociologie ; il n'est pas non plus l'individu rationnel de l'économie, ordonnant son action par un calcul stratégique. Les Sources du moi proposent une véritable herméneutique du sujet : parce que le moi n'est ni un objet ni un organisme, il se constitue par ses interprétations et se définit par sa généalogie dans la géographie des

8. *Idem, ibidem*, p. 80.

9. Charles Taylor, *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Paris, Seuil, 1998 (*Sources of the Self*, 1988, traduction de Charlotte Melançon), p. 45.

10. *Idem, ibidem*.

statuts et des fonctions sociales, dans les relations intimes et dans l'espace d'interactions morales et spirituelles qui est le sien¹¹.

Ainsi, ce que nous faisons, nous géographes, c'est restituer par nos observations et stabiliser par nos concepts *la dimension spatiale du self*, via l'analyse des spatialités qui contribuent à le constituer, à en fixer des états momentanés, à en nourrir la dynamique évolutive dans le laps de temps biographique et l'insertion de celui-ci dans les temps historiques. Cette dimension s'avère à la fois identificatoire pour l'individu (elle participe de la construction de son identité plurielle et elle autorise voire appelle la réflexivité) et distinguable et compréhensible pour les autres qui interagissent avec ledit individu et/ou qui tentent d'analyser le social.

Ce que nous faisons également, nous géographes, c'est prendre au sérieux qu'il existe des récits spatiaux et des figures qui tout à la fois expriment l'action *hic et nunc* et offrent de saisir ce qu'il en est du rôle de l'imagination géographique des êtres humains. Par imagination géographique, j'entends l'ensemble de ce qu'un individu ou un groupe social est capable de penser, dire, raconter, ressentir, imaginer d'un espace d'actes, des actions légitimes que l'on peut y accomplir, des valeurs intrinsèques et d'usage que l'on peut y affecter – une sorte de capital spatial qui s'actualiserait en des pratiques, des spatialités. Ce vaste champ d'idées, d'images, de discours, d'actes de langage, d'affects, de goûts et dégoûts est ce qui permet à un environnement spatial quelconque de n'être point qu'un agrégat de formes, de structures, de fonctions, mais un système complexe, un construit social idéal et matériel auquel chaque humain est lié par l'esprit, la cognition, les multirationalités des récits d'activité, autant que par les pratiques effectives et concrètes, le corps, les émotions et les sens.

1. L'habiter comme objet commun

Le concept d'habiter a servi de plateforme de travail et de débat aux spécialistes attachés à appréhender toute la portée de la spatialité humaine. Ce concept, défini dès la version 2003 du *Dictionnaire de la géographie* comme : « la spatialité des acteurs individuels », est de plus en plus intensément approché depuis le début du siècle¹².

11. Céline Spector, « Charles Taylor, Philosophe de la culture », *La vie des idées*, avril 2014 : <<http://www.laviedesidees.fr/Charles-Taylor-philosophe-de-la.html>>.

12. Cf. Mathis Stock, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *Espaces Temps.net.*, 2004 ; Olivier Lazzarotti, *Habiter. La condition géographique*, ,

Olivier Lazzarotti, qui lui a consacré dès 2001 son dossier d'habilitation à diriger des recherches, proposait même à cette occasion de considérer la géographie comme « une science de l'habiter ». Sans aucun doute, l'habiter a constitué un des vecteurs du renouveau du travail théorique et épistémologique au sein de la géographie francophone, tout en permettant, au demeurant, en raison de la polysémie du terme et de la grande variété des approches que cela autorise, de nouer un dialogue entre des géographes de « tradition » et d'orientation très différentes¹³ et de lancer des ponts avec d'autres sciences sociales ainsi qu'avec la philosophie¹⁴. Car il permet dans tous les cas de se focaliser sur l'être humain en situation d'action, sans négliger la prise en compte des conditions de possibilité de toute sorte qui autorisent que des spatialités habitantes soient réalisées. Il permet aussi de reconnaître que toute habitation, toute action d'habiter, s'avère au sens strict une cohabitation, c'est-à-dire une pratique lors de laquelle l'individu est à l'épreuve de la relation avec d'autres humains ainsi qu'avec des réalités et des entités non-humaines (matières, objets, êtres vivants).

Via l'habiter, la géographie a donc investi de manière cohérente la spatialité des individus en société et cela a aussi autorisé que la question des réalités non-humaines soit réellement traitée, en tant que ces entités sont constitutives de toute situation spatiale ce qui implique nécessairement des interactions avec les individus. Cette prise en compte de la cohabitation pratique entre les humains et les non-humains donne, au passage, la possibilité de renouveler l'approche de la dimension « naturelle » des espaces et des spatialités.

Vouloir cerner la (co-)habitation, impose d'observer les systèmes de liens enchevêtrés entre les acteurs, les dispositions sociales, les environnements spatiaux. Et de le faire en prenant au sérieux l'idée que la spatialité habitante est une expérience certes quotidienne, mais

Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 2006, p. 288 ; Michel Lussault, Thierry Paquot et Chris Younès, *Habiter, le propre de l'humain : villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 379.

13. Jean-Marc Besse, Augustin Berque, Béatrice Colignon, André-Frédéric Hoyaux, Olivier Lazzarotti, Isabelle Lefort, Michel Lussault, Philippe Pelletier, Mathis Stock, par exemple, ne pratiquent pas la même géographie mais ils débattent bien volontiers entre eux de l'habiter, comme l'a montré la riche livraison de la revue *Annales de Géographie* en 2015 (n° 704), consacrée à ce thème et coordonnée par Béatrice Colignon, Olivier Lazzarotti et Philippe Pelletier.

14. On doit à cet égard souligner la dette de la géographie francophone à l'égard des philosophes Thierry Paquot et Chris Younès.

qui engage sans relâche l'entièreté du drôle de « sujet » que constitue l'être humain ; sujet qui, comme l'a montré Michel Foucault, s'avère à la fois assujetti par des instances, des institutions et des discours de vérité qui lui imposent des normes et des règles pratiques et défini dans sa subjectivité et ses capacités d'autonomie par cette même pratique pourtant assujettissante mais dont il peut dépasser des cadres et/ou détourner des schèmes et des « patrons » pour en faire des éléments d'affirmation d'un soi dont on peut/doit se soucier.

Voilà qui m'amène à proposer l'hypothèse suivante : la spatialité permet à chaque individu de prendre place et de se tenir dans le monde, elle est créatrice pour chacun d'un *ethos*, d'un mode d'existence propre. Elle serait ainsi un *ethopoïein* ; Michel Foucault reprend cette notion de Plutarque et la redéfinit de la sorte : est *ethopoïetos* « quelque chose qui a la qualité de transformer le mode d'être d'un individu¹⁵ ». Si Foucault employait ce mot pour désigner le pouvoir transformateur de l'écriture, je suggère de le transposer à l'examen de la spatialité, conçu comme construction et récit de soi à partir de l'épreuve spatiale permanente qui, de situation en situation, modifie le mode d'existence de l'habitant, le constitue pleinement comme acteur spatial et l'inscrit dans des normes, des règles, des idéologies et des imaginations géographiques prescriptives.

2. Une géographie humaine, politique, éthique

Si l'on accepte une telle approche, alors on comprend que la spatialité ne peut être un résidu de l'analyse géographique, mais doit se tenir en son centre, car elle est ce qui permet d'approcher la gouvernementalité entendue dans un sens très large, inspiré des évolutions sensibles du concept dans les derniers travaux de Michel Foucault¹⁶ : la relation, toujours historiquement et socialement située, entre le *gouvernement de soi* par des pratiques et l'acceptation de régimes de vérité qui permettent à l'individu de se penser, de qualifier ses actions et de donner du sens à son existence, et le *gouvernement des autres*. Il me semble que la spatialité est une fenêtre d'observation idéale de cette gouvernementalité, qui permet à la géographie de se poser tout à la fois comme : I. une science humaine ; II. une anthropologie pratique du politique ; III. une discipline éthique.

15. Michel Foucault (2001), *L'herméneutique du sujet*, cours du 10 février 1982, Paris, Gallimard/Seuil, p. 540, p. 227.

16. Michel Foucault, « Subjectivité et Vérité », *Dits et Écrits, volume 2 : 1976-1988*, Paris, Gallimard, 2001.

1. Une science humaine, puisqu'une telle visée nous pousse à interroger et les multiples aspects d'une spatialité constituante du sujet humain et les modalités de cette constitution – qui commence à la naissance et finit à la mort, ou plus exactement aux funérailles, car les rites funéraires sont encore porteurs des derniers événements constitutifs de l'habiter d'une personne donnée. *Via* l'engagement total de son corps et de ses aptitudes physiques, de ses sens, de ses capacités à penser, de ses émotions et ses affects, de ses outils pratiques (acquis par son apprentissage mais aussi par celui des autres qui peuvent vous en transmettre des enseignements), l'expérience spatiale contribue, pour tout humain, à définir dans un même mouvement son *identité* (voilà ce que je suis, voilà comment j'existe à mes propres yeux et comment je le mets en scène dans l'espace d'action et l'offre au regard d'autrui) et surtout, son *intégrité* et son *immunité*.

En effet, pour que l'individu parvienne à se tenir dans le monde social, il importe qu'il définisse en pratique sa propre intégrité spatiale : à savoir être capable de se circonscrire comme un tout, qu'on puisse distinguer – identifier. Ce tout n'est pas réductible à la limite du corps, mais forme une sphère personnelle composée du corps et de son expansion dans l'ensemble de ce qu'un individu considère comme partie prenante de lui-même – ce qui explique que, pour certains, des objets comme le téléphone mobile, l'ordinateur, le casque audio, la voiture ou encore des livres, des œuvres d'art... jouent ce rôle « prothétique » et entrent dans ladite sphère. C'est à partir de cette stabilisation jamais totalement acquise, car l'intégrité bouge sans cesse en raison du cours de la vie elle-même (et elle n'est pas la même selon qu'on soit jeune ou vieux, fille ou garçon, puissant ou misérable, etc.), que l'on peut concevoir ce que j'appelle l'immunité : l'économie spatiale des échanges entre l'intérieur et l'extérieur de la sphère personnelle intègre, ce qui peut/doit et ne peut/ne doit pas y entrer, en sortir et les modalités envisageables de ces relations.

Dans une large mesure, il s'agissait du terrain d'investigation de la proxémie définie en son temps par Edward T. Hall, mais aussi de l'anthropologie d'Erving Goffman qui, on le sait, conférait une importance cruciale à la question de l'intrusion à l'occasion des interactions du quotidien. Simplement, ces auteurs possédaient une conception un peu plus restreinte de la « bulle » d'intégrité que celle que je suggère.

Ces stabilisations conjointes de l'identité, de l'intégrité et de l'immunité imposent de savoir trouver ses places et maîtriser les distances, de jouir de compétences de spatialités qui pour être élémentaires n'en

sont pas moins subtiles ; elles ne sont jamais purement théoriques, conceptuelles, imposées par les normes, mais relatives à l'expérience, aux épreuves pratiques, avec leur part d'anicroches, de tensions, de conflits, mais aussi de réussites et de félicité.

ii. Une anthropologie politique, puisqu'on s'aperçoit bien vite en étudiant les spatialités individuelles que la moindre d'entre elles confronte l'individu à *des choix qui sont toujours géopolitiques*, au sens où ils imposent de réguler pratiquement, en situation, un problème de relations aux autres, aux non-humains et aux choses. Voilà qui nous ramène au fondement même de la dimension spatiale du politique, si l'on accepte l'utilisation qu'un géographe peut faire des réflexions de Hannah Arendt, dans un passage (qui est devenu en quelque sorte le programme génératif de mon approche de la politique de la géographie) où elle tente de réfuter le *zoon politikon* d'Aristote, c'est-à-dire d'éloigner une définition essentialiste et purement philosophique de la politique : « L'homme est a-politique. La politique prend naissance dans l'espace qui est entre les hommes [*space-in-between*] [...]. Il n'existe donc pas une substance véritablement politique. La politique prend naissance dans l'espace intermédiaire et elle se constitue comme relation¹⁷. » Pour Arendt, le champ politique naît de l'organisation de tout groupe humain en réunion d'entités distantes et de l'impératif de mettre en œuvre des procédures pour traiter ce problème primordial.

Hannah Arendt attire explicitement notre attention sur cet espace tout à la fois concret, relationnel, langagier, symbolique, qui sépare physiquement, sensoriellement et mentalement les individus et impose des solutions pour établir les liens nécessaires à la vie sociale. Ce principe séparatif constitue ainsi un élément mobilisateur, à la fois une contrainte et une ressource, car en s'appuyant sur ce qu'Arendt nomme également « l'entre-deux », les humains construisent la possibilité même de la vie commune.

Cette notion d'entre-deux est importante, comme on peut s'en apercevoir en lisant le *Journal de pensée* d'Arendt. Elle y écrit :

Les lois règlent « le politique », c'est-à-dire le domaine de l'*entre-deux* constitutif du monde des hommes. [...] Cet entre-deux, [...] crée en même temps une

17. Hannah Arendt, « Fragment 1 », *Qu'est-ce que la politique?* Paris, Seuil, 1995, p. 33.

distance et un lien, et [...], en tant que tel, constitue l'espace au sein duquel nous nous mouvons et nous nous comportons les uns envers les autres¹⁸...

La conception de l'entre-deux n'est pas métaphorique, les écrits des carnets le confirment. Voilà qui nous place dans une conception très sociétale de la *politique conçue comme une relation spatiale*, utilisant une approche qui donne à la distance qui sépare les réalités humaines une fonction éminente.

Si l'on poursuit alors l'analyse, on peut postuler que l'espace est cette condition de la vie humaine qui exige que les individus et les sociétés apprennent à penser, gérer, réguler la distance qui sépare radicalement les êtres humains et plus globalement toutes les réalités distinctes (être distinct, c'est être isolé dans l'espace), et que la spatialité constitue ce *faire avec fondamentalement politique* qui assure de construire le système relationnel et l'agencement des choses et des gens qui permettent de maîtriser les distances et d'en régler les registres et les usages acceptables.

En une spatialité donnée quelconque, les individus éprouvent ce qu'il en est d'être à la fois distants des autres, co-présents et connectés, ce que cela exige, coûte, ce que cela apporte, la jouissance et/ou le profit mais aussi le désagrément et la souffrance qu'on peut en retirer ; ils règlent ce qu'ils doivent/peuvent/veulent accepter en matière de distance aux autres et aux choses et de régulation de cet espacement, en matière de choix du bon emplacement relatif de soi, en matière d'appréhension des limites et de leur franchissement – qui conditionne la capacité de comprendre le jeu du dehors et du dedans. Mais ils éprouvent aussi et simultanément ce qu'il en est de se séparer, de se dés-agrégér, de retrouver le quant-à-soi spatial qui est celui de l'intégrité personnelle. En chaque expérience d'un espace quelconque, on relance à nouveaux frais la mise en commun possible ou impossible de « l'espace qui est entre-deux » ; il s'agit bien de consentir ou non à partager avec autrui, quoi qu'on en ait, un moment de cohabitation, d'assurer bon gré mal gré ce travail de gestion individuelle, collective et politique, de la coprésence, de la distanciation, de l'accessibilité, qui ne cesse jamais et constitue un puissant vecteur de (dé)construction dynamique des sociétés.

Cet entre-deux peut être ouvert au partage, plus ou moins consenti et paisible, mais aussi, en raison des circonstances sociales et historiques,

18. Hannah Arendt, *Journal de pensée (1950/1973)*, Paris, Seuil, 2005, p. 170, souligné par l'auteur.

devenir le terrain physique et idéologique d'affrontement et même de rupture entre des individus et/ou des groupes qui le convoitent concurrentiellement. Toute l'histoire des sociétés est marquée par la conflictualité potentielle de l'espace et de la distance : la *stasis* si redoutée par les philosophes grecs, cette guerre civile destructrice, est une coupure du lien spatial, une incapacité à assurer par la régulation de « l'entre-deux » la co-existence pacifique entre les individus co-spatialisés. Il me semble qu'on n'en finirait pas de découvrir au sein du monde urbanisé contemporain des manifestations de l'existence de cette *stasis* toujours possible qui menace parfois les conditions de possibilités mêmes de la cohabitation.

En certains contextes particulièrement dégradés (je songe à cet instant de mon propos aux amas urbains mexicains à la frontière avec les États-Unis, où les habitants sont pris entre les feux des cartels, des forces militaires et policières, du système politique corrompu, de la pression de contrôle croissante sur le passage migratoire), je me demande même si on n'observerait pas une *situation spatiale quasi Hobbesienne*, caractérisée par la guerre de chacun contre chacun afin de maîtriser à son profit (parfois minuscule, ne garantissant *a minima* que de rester en vie, et encore) l'entre-deux de l'espace, de verrouiller l'accès aux places auxquelles on peut accéder, d'imperméabiliser les limites et de fermer les seuils et les passages. Il y aurait là une version paroxystique de la lutte des places – cette lutte procède directement des rivalités en matière de régulation de la distance, car se placer c'est ajuster de manière optimale (cet optimum étant toujours relatif) sa relation distante aux autres et aux réalités sociales auxquels une spatialité expose – qui, bien entendu, cause le plus de victimes chez les plus faibles et démunis.

L'advenue possible de la *stasis* et le caractère polémique (au sens étymologique du mot) de la gestion sociale de l'espace qui est entre les humains justifient des élaborations de dispositifs tentant de contenir la violence potentielle de la relation de spatialité et de fonder un ordre stable sur des principes qui, toujours, comportent une prise de position idéologique et politique sur la distribution géographique des lieux, sur la manière de tenir des places et d'apparaître dans l'espace public, sur les conditions de parcourabilité du territoire organisé et ordonné par la parole et la règle légitimes, sur les manières de franchir ses frontières¹⁹.

19. La chose est particulièrement frappante pour le monde de la cité grecque, ainsi que l'ont montré Pierre Vidal Naquet et Pierre Levêque, dans *Clisthène l'Athénien*, Paris, Les Belles Lettres, 1964, et surtout Nicole Loraux, dans ce livre majeur qu'est :

III. Pensée éthique, enfin, et ce point mérite quelques éclaircissements. Si l'existence humaine est une action spatiale permanente et qu'en celle-ci s'origine et s'actualise sans cesse le champ pratique politique, alors cela impose de poser à nouveau frais une question essentielle, en même temps qu'élémentaire : quel est notre « monde commun » possible en tant qu'humains co-habitants, qui puisse donner du sens à l'existence individuelle et fonder ce travail collectif d'invention des dispositifs politiques? Je suis tenté de répondre, poursuivant le raisonnement : ce que nous avons en commun, qui nous permet d'envisager de co-habiter, parce qu'il faut vivre comme un acteur géographique avec d'autres qui ne le sont pas moins – chaque individu, idéalement, aspirant à sa capacité d'agir, reconnaissant à autrui des droits semblables d'existence et d'actions et acceptant l'existence de règles et de valeurs stabilisant cette cohabitation²⁰ –, *c'est la chose spatiale elle-même*, la nécessité imparable de déployer et mêler nos spatialités et d'arranger collectivement nos espaces de vie, quoi que nous en ayons, à la mesure des qualités et des valeurs que nous y affectons – chacun et tous.

Cette communauté de l'épreuve spatiale « mondaine » – c'est cela ma version du partage du sensible cher à Jacques Rancière –, cette installation du social et de ses scènes par les spatialités, exige que l'on élabore une éthique de la cohabitation, fondée sur la possibilité, en particulier, de définir pratiquement ce qu'il en est du juste en matière spatiale, c'est-à-dire autant en matière d'organisation juste de tout espace qu'en matière de spatialité juste, en fonction des situations. L'éthique de la cohabitation est ainsi ce qui permet de constituer *une pensée et une mise en application pratique de la justice spatiale*, indispensables à la vie humaine en société²¹. Comment cette visée éthique peut-elle se manifester effectivement en matière de spatialité individuelle? On peut

La cité divisée, Paris, Payot, 1997. Patrick Boucheron ne dit pas autre chose, même s'il le dit différemment, dans son étude sur Sienne : *Conjurer la peur. Sienne, 1338. Essai sur la force politique des images*, Paris, Seuil, 2014.

20. Je transpose là pour les besoins de la réflexion ce que Paul Ricoeur place au fondement de l'intention éthique, ce qu'il nomme une triangulation entre le pôle « je » (« une liberté qui se pose par elle-même »), le pôle « tu » (« la volonté que la liberté de l'autre soit »), le pôle « il » (« la médiation de la règle »). Cf. Paul Ricoeur, « Fondements de l'éthique », *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*, n° 3, 1984, p. 61-71.

21. Cf. Jacques Lévy, Jean-Nicolas Fauchille, Ana Póvoas, *Théorie de la justice spatiale. Géographie du juste et de l'injuste*, Paris, Odile Jacob, 2018.

s'inspirer, une fois encore, de Michel Foucault²², qui pensait l'éthique en tant que constitution de soi-même comme « sujet moral ». À savoir, un individu capable : I. d'intégrer un et de se placer au regard d'un code moral collectif – un ensemble prescriptif de règles et de valeurs ; II. de définir des pratiques convenables ou dissonantes par rapport à ce code ; III. d'élaborer un savoir sur soi, un souci de soi, un rapport du sujet à lui-même qui se construit dans la pratique de soi.

Sans reprendre ce concept du sujet moral et lui préférant celui d'acteur spatial, je pense que l'on peut avancer l'idée que l'éthique spatiale consiste en l'analyse de la constitution pratique de chaque personne en acteur spatial effectif, donc, éprouvant par et pour l'expérience que constitue le « faire avec l'espace », le triple processus « d'assujettissement » des cadres normatifs, d'utilisation des matrices pratiques et de manifestation d'un souci de soi. Un tel processus est constructif, non point aliénant. Il met en tension pour tout un chacun le besoin de servir par la spatialité ses fins individuelles et toutes les formes de dispute intérieure et collective possibles sur ce qui permettrait de garantir une bonne vie en commun, faite de diversité, d'attention aux autres et aux choses, de justice spatiale. Cette tension, souvent pétrie de contradictions, de dissonances entre les cadres théoriques et les besoins et justificatifs pratiques, est un carburant de la réflexion éthique.

3. On enlève l'échelle !

Un dernier point : durant tout ce colloque, on a rappelé à l'envi et à raison que la spatialité se déploie du corps à l'ensemble des espaces de vie d'un individu, qui forme un arrangement spécifique à chacun. Pour les uns, un tel arrangement est quasi borné au cadre du domicile, de l'étroit quotidien – qu'on pense à la vie des femmes recluses dans bon nombre de sociétés –, pour d'autres il s'épanche à l'échelle du Monde – qu'on songe aux hommes ou aux femmes d'affaires, aux grands responsables commerciaux. Entre ces deux extrêmes, pour la plupart des personnes, il combine de manière complexe, des fractions d'espaces de taille variée : le domicile, le lieu de travail, l'école des enfants, les espaces de commerce, de loisir, de vacances, les trajets qui assurent la jonction entre tous ces fragments.

À partir de ce constat, on embraye sur un point délicat pour la géographie, qui a été constamment débattu lors de nos échanges, et sur lequel la plupart des intervenants ont fini par converger. La teneur

22. Michel Foucault, *Dits et écrits*, vol. 2, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001.

même de la spatialité ne permet pas de la penser vraiment à l'aide du concept traditionnel d'échelle et de sa classique utilisation sous la forme prégnante du repérage par les spécialistes de la fameuse articulation des échelles qui a longtemps constitué le signe distinctif de la discipline. Cette vision n'est possible que pour une géographie qui se focalise sur l'organisation matérielle des espaces et qui tente alors de les penser/classer à partir de certaines caractéristiques stables qui permettraient de les comparer.

Initialement restreinte à l'identification du rapport de proportion entre une étendue cartésienne et sa représentation, l'échelle a peu à peu vu sa signification déborder ce premier cadre, car la géographie comme discipline savante l'a dressée en instrument de distinction et a construit une théorie scalaire, apparemment rigoureuse, destinée à rendre le moindre espace commensurable à un autre à partir de sa position sur un gradient grande/petite échelle. Voilà qui autorise de qualifier *a priori* à la fois tout espace selon qu'il serait local, régional, zonal, mondial et toute relation entre espaces d'échelle différente. On en a même inféré des qualités géographiques propres et élaboré une imagination disciplinaire spécifique à chaque taille, qui bien souvent a nourri des idéologies spatiales : l'apologie identitaire du local ou la mythologie nationale, si importantes dans les géopolitiques ordinaires que la *doxa* colporte, se fonde sur cette correspondance entre une échelle et sa position dans la chaîne des articulations spatiales et des qualités qu'on peut en déduire et qu'on doit défendre.

Or la scalarité de l'expérience spatiale individuelle ne fonctionne pas comme cela, car la spatialité ne s'organise pas en emboîtement d'espaces articulés, chacun clairement identifiable par son échelle, mais en traversées de situations mises en relations systémiques. La spatialité de tout un chacun manifeste l'existence d'une ligne de vie et d'action (ne dessinant pas une droite rectiligne au demeurant, dans la plupart des cas) qui s'entrecroise avec d'autres et compose ainsi des arrangements d'espaces-temps ; l'ordre de grandeur de ceux-ci compte, bien sûr, mais n'est pas l'alpha et l'oméga qui assureraient de les appréhender simplement. Pour un individu, en vérité, la seule « échelle » consistante de sa spatialité est celle de *l'expérience singulière tout entière* qu'elle constitue – chaque jour réitérée, rejouée, réinventée dans la quotidienneté des épreuves spatiales que chaque personne rencontre et assume, tant bien que mal. Cette expérience associe des espaces, des temps, des environnements matériels, des artefacts, des corps, des sens, des gestes, des idéalités très différents, elle ouvre à et par la

pratique des situations locales, à partir du point-origine que constitue le corps, et emprunte des voies physiques et des réseaux numériques. Tout cela forme une sorte de rhizome, un « taillis » enchevêtré²³ qui n'est pas « scalable » dans les termes traditionnels de la géographie. De ce point de vue, toute spatialité est donc tout à la fois corporelle, locale et globale : les échelles ne s'y articulent pas mais les ordres de grandeur s'y mélangent inextricablement et cela compose des assemblages spécifiques à chaque pratique.

In fine, privé de l'ancienne sécurité de l'usage d'un corpus disciplinaire qui se contenterait d'observer les formes et les dynamiques d'espaces géographiques, voire de les modéliser selon des lois d'une physique spatiale qui oublierait le social, l'humain et le non-humain, que peut le ou la géographe décidé(e) à investir les singularités? Simplement, et ce n'est déjà pas mince, accepter de s'ouvrir à la complexité infinie des (inter)spatialités, observer les expériences du quotidien, comprendre les géopolitiques subtiles et les enjeux éthiques qui s'y expriment.

23. C'est ma façon de traduire le concept de *meshwork*, cher à l'anthropologue Tim Ingold, dont le travail sur les lignes est si précieux. Cf. Tim Ingold, *Lines*, London, Routledge, 2014.

Les auteurs

BEAUDE BORIS, professeur en cultures, sociétés et humanités numériques à l'université de Lausanne. Ses recherches actuelles portent sur les enjeux scientifiques, sociaux et politiques des traces numériques. Il s'intéresse en particulier aux phénomènes d'attention collective relatifs à la consultation de Wikipédia.

BOIVINEAU PAULINE, docteure en histoire contemporaine, auteure d'une thèse intitulée *Danse contemporaine, genre et féminisme en France (1968-2015)*, elle poursuit ses recherches sur les chorégraphes méconnues et travaille également sur les relations entre artistes et spectateurs.

BOULLIER DOMINIQUE, professeur de sociologie, chercheur au Digital Humanities Institute de l'ÉPFL, il étudie les enjeux socio-politiques et anthropologiques du numérique, dans les organisations ou dans les villes, au niveau de l'expérience utilisateur ou pour les méthodes en sciences sociales. Il a notamment publié *Sociologie du numérique* (2019, 2^e éd.).

CALBÉRAC YANN, ancien élève de l'École normale supérieure de Lyon, agrégé de géographie, il est maître de conférences à l'université de Reims Champagne-Ardenne.

FAUCHILLE JEAN-NICOLAS, urbaniste, docteur de l'École polytechnique fédérale de Lausanne. Ses travaux de recherches portent sur les enjeux de *justice spatiale* qui se situent aux confins de la géographie des acteurs, de la sociologie de la justification, de la science politique des configurations légitimes et de la philosophie éthique et politique.

KAHN SYLVAIN, docteur en géographie et professeur agrégé d'histoire à Sciences Po. Il a publié *Le Pays des Européens*, co-écrit avec Jacques Lévy (Odile Jacob, 2019) ; *Histoire de la construction de l'Europe depuis 1945* (PUF, 2018, prix du livre « mieux comprendre l'Europe » 2018). Il a produit et animé l'émission *Planète Terre* sur France Culture.

LANOIX CAROLE, architecte-urbaniste et docteur en sciences de la Ville (ÉPFL), elle enseigne le projet urbain en associant cartographie

et prospective. Elle utilise la carte comme un levier pour appréhender la société par les spatialités, et l'urbanité comme un défi à relever pour repenser le devenir des villes à l'aune des mobilités.

LAZZAROTTI OLIVIER, géographe, il travaille sur et avec le concept d'*habiter*. Il est professeur à l'université de Picardie Jules Verne où il est membre de l'équipe CHSSC.

LÉTOCART LAURIANE, professeur agrégée de géographie à l'université de Picardie Jules Verne, elle prépare une thèse sur le tourisme littoral dans le Land du Mecklembourg-Poméranie-Occidentale. Cette recherche questionne les pratiques et les aménagements touristiques en lien avec l'histoire et les recompositions est-allemandes.

LÉVY JACQUES, il s'intéresse à la théorie du social, notamment à travers l'étude de l'espace et des spatialités. Professeur de géographie et d'urbanisme à l'École polytechnique fédérale de Lausanne et à l'université de Reims, il est membre du rhizome de recherche Chôros. Il a reçu le prix international de géographie Vautrin-Lud en 2018.

LUSSAULT MICHEL, géographe, professeur à l'université de Lyon (École normale supérieure de Lyon), membre du laboratoire de recherche Environnement, villes, sociétés (UMR 5600 CNRS/Université de Lyon). Il a créé en juin 2017 l'École urbaine de Lyon, qu'il dirige.

MORSEL JOSEPH, professeur d'histoire médiévale à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Ses travaux actuels portent sur la reproduction de la domination sociale dans la société médiévale, la culture médiévale de l'écrit (notamment dans ses liens avec la temporalité) et les conditions de production du savoir historique.

NOIZET HÉLÈNE, maître de conférences en histoire médiévale, elle travaille sur la fabrication sociale de la morphologie urbaine. Intégrant les propositions de l'archéologie et de la géographie, elle étudie comment les pratiques et les représentations sociales se traduisent par des dispositifs formels transmis dans les plans parcellaires.

PERRIER MÉLANIE, chorégraphe, directrice de la compagnie 2Minimum où elle défend une nouvelle éthique de fabrication de la danse. Elle est artiste associée à la Nouvelle Scène Nationale de Cergy. Maître de

conférences à l'université Sorbonne Université et chercheur à l'institut Acte de Paris-1, elle a fondé en 2005 le Laboratoire du Geste.

PIDOUX JESSICA, Après un master en sociologie de la communication et de la culture de l'université de Lausanne, elle réalise actuellement une thèse à l'ÉPFL, sous la direction de Dominique Boullier et Dominique Vinck, sur les applications de rencontres à partir d'une approche pragmatiste et des méthodes computationnelles.

PÓVOAS ANA, chercheuse en sciences sociales et urbaniste. Docteur ÉPFL et cofondatrice du rhizome Chôros, elle s'intéresse aux ressorts de l'espace pour le développement des individus et des sociétés. Elle a coécrit le livre *Théorie de la justice spatiale* paru en 2018 aux éditions Odile Jacob.

SACAREAU ISABELLE, professeure de géographie à l'université Bordeaux-Montaigne et membre de l'UMR 5319 Passages. Spécialiste du tourisme et de l'Himalaya, elle poursuit les travaux initiés par l'équipe MIT sur l'approche géographique du tourisme en les appliquant aux sociétés asiatiques (Népal, Inde, Chine).

SERRA JAIME, appartenant à la génération qui, à la fin des années 1980, a posé les cadres éthiques de l'infographie dans les médias, il s'est ensuite employé à subvertir ces cadres, donnant une place à la subjectivité et transgressant les limites disciplinaires entre journalisme, graphisme et arts, dans la presse d'Europe et d'Amérique latine.

TAUNAY BENJAMIN, géographe, maître de conférences actuellement détaché au ministère des Affaires étrangères. Membre du laboratoire « Espaces et Sociétés » (ESO, UMR 6590), ses travaux portent sur les usages chinois en situation touristique et la recomposition des lieux qu'ils engendrent.

Table des matières

Avertissement.....	5
Entrée en matière. La spatialité d'abord par <i>Michel Lussault</i>	7

I. VU DES ACTEURS

I. Je de cartes par <i>Jacques Lévy</i>	27
II. Habiter l'espace par <i>Carole Lanoix</i>	49
III. Avec la seule distorsion de ma perspective par <i>Jaime Serra</i>	77
IV. Qui es-tu Franz Schubert? par <i>Olivier Lazzarotti</i>	107

II. VU DES ENVIRONNEMENTS

V. Le diable est-il dans les détails? par <i>Joseph Morsel</i>	123
VI. Rendre le numérique habitable : l'habitèle par <i>Dominique Boullier</i>	151
VII. Union européenne : l'invention d'un régime singulier de territorialité par <i>Sylvain Kahn</i>	175
VIII. Cartographie de kinésphères après expériences dansées par <i>Mélanie Perrier</i>	193

III. HABITANS

IX. Sur les traces numériques de l'individu par <i>Boris Beaude</i>	203
X. Toi et moi, une distance calculée par <i>Jessica Pidoux</i>	249

XI. La ville comme gestion de l'altérité par <i>Hélène Noizet</i>	269
XII. Le tourisme de masse au prisme du singulier par <i>Isabelle Sacareau, Lauriane Létocart et Benjamin Taunay</i>	283
XIII. Singularités en exergue : danser dans l'espace public par <i>Pauline Boivineau</i>	303
XIV. La justice spatiale explicitée par <i>Ana Póvoas et Jean-Nicolas Fauchille</i>	317
Aller-retour. Ritournelle par <i>Yann Calbérac</i>	347
Les auteurs.....	359

Les colloques de Cerisy aux Éditions Hermann

ART

Psychanalyse et cinéma. Du visible et du dicible, Ch. Clouard et M. Leibovici, 2019.

Gestualités/Textualités en danse contemporaine, S. Genetti, C. Lapeyre et F. Pouillaude (dir.), 2018.

LITTÉRATURE

Victor Segalen, C. Camelin (dir.), 2019.

Littératures et arts du vide, J. Duwa et P. Taminiaux (dir.), 2018.

L'Algérie, traversées, G. Lévy, C. Mazauric et A. Roche (dir.), 2018.

L'écriture du psychanalyste, J.-F. Chiantaretto, C. Matta et F. Neau (dir.), 2018.

Christian Prigent : trou(v)er sa langue, B. Gorrillot et F. Thumerel (dir.), 2017.

Écritures de soi, Écritures du corps, J.-F. Chiantaretto et C. Matha (dir.), 2016.

Périple & parages. L'œuvre de Frédéric Jacques Temple, M.-P. Berranger, P.-M. Héron et C. Leroy (dir.), 2016.

Écriture(s) et psychanalyse : quels récits ?, Fr. Abel, M. Delbraccio et M. Petit (dir.), 2015.

Pascal Quignard. Tradlations et métamorphoses. Avec un inédit de Pascal Quignard, M. Calle-Gruber, J. Degenève et I. Fenoglio (dir.), 2015.

1913 : cent ans après. Enchantements et désenchantements, C. Camelin et M.-P. Berranger (dir.), 2014.

Écritures de soi, Écritures des limites, J.-F. Chiantaretto (dir.), 2014.

Ateliers d'écriture littéraire, Cl. Oriol-Boyer et D. Bilous (dir.), 2013.

Swann le centenaire, A. Compagnon et K. Yoshikawa (dir.), 2013.

Présence d'André du Bouchet, M. Collot et J.-P. Léger (dir.), 2012.

L'Ailleurs depuis le romantisme. Essais sur les littératures en français, D. Lançon et P. Née (dir.), 2009.

Yves Bonnefoy. Poésie, recherche, savoirs, D. Lançon et P. Née (dir.), 2007.

PHILOSOPHIE

Agencer les multiplicités avec Deleuze, A. Querrien, A. Sauvagnargues et A. Villani (dir.), 2019.

Lieux et figures de l'imaginaire, M. de Gandillac et W. Bannour (dir.), 2017.

À l'épreuve d'exister avec Henri Maldiney, Ch. Younès et O. Frérot (dir.), 2016.

Jean Greisch, les trois âges de la raison, S. Bancalari, J. de Gramont et J. Leclercq (dir.), 2016.

Des possibles de la pensée. L'itinéraire philosophique de François Jullien, Fr. Gaillard et Ph. Ratte (dir.), 2015.

Gaston Bachelard. Science et poétique, une nouvelle éthique ?, J.-J. Wunenburger (dir.), 2013.

L'Émile de Rousseau : regards d'aujourd'hui, A.-M. Drouin-Hans, M. Fabre, D. Kambouchner et A. Vergnioux (dir.), 2013.

SOCIÉTÉ

L'alternative du commun, Ch. Laval, P. Sauvêtre et F. Taylan (dir.), 2019.

Ce que la misère nous donne à repenser, avec Joseph Wresinski, B. Tardieu et J. Tonglet (dir.), 2018.

La mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène?, M. Augendre, J.-P. Llored et Y. Nussaume (dir.), 2018.

Qu'est-ce qu'un régime de travail réellement humain?, P. Musso et A. Supiot (dir.), 2018.

Écologie politique de l'eau, J.-P. Pierron (dir.), 2017.

Cultures et créations dans les métropoles-monde, M. Lussault et O. Mongin (dir.), 2016.

La région, de l'identité à la citoyenneté, A. Frémont et Y. Guermond (dir.), 2016.

Le génie de la marche. Poétique, savoirs et politique des corps mobiles, G. Amar, M. Apel-Muller et S. Chardonnet-Darmaillacq (dir.), 2016.

Peut-on apprivoiser l'argent aujourd'hui?, J.-B. de Foucauld (dir.), 2016.

Au prisme du jeu. Concepts, pratiques, perspectives, L. Mermet et N. Zaccai-Reyners (dir.), 2015.

Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux, V. Despret et R. Larrère (dir.), 2014.

Prendre soin. Savoirs, pratiques, nouvelles perspectives, V. Chagnon, C. Dallaire, C. Espinasse et É. Heurgon (dir.), 2013.

Villes, territoires, réversibilités, F. Scherer et M. Vanier (dir.), 2013.

La sérendipité. Le hasard heureux, D. Bourcier et P. van Andel (dir.), 2011.

L'économie de la connaissance et ses territoires, T. Paris et P. Veltz (dir.), 2010.

Peurs et Plaisirs de l'eau, B. Barraqué et P.-A. Roche (dir.), 2010.

HORS SÉRIE

Jardins en politique, P. Moquay et V. Piveteau (dir.), 2018.

Europe en mouvement 1, W. Asholt, M. Calle-Gruber, É. Heurgon et P. Oster (dir.), 2018.

Europe en mouvement 2, W. Asholt, M. Calle-Gruber, É. Heurgon et P. Oster (dir.), 2018.

Nourritures jardinières dans des sociétés urbanisées, S. Allemand et É. Heurgon (dir.), 2016.

Transplanter. Une approche transdisciplinaire : art, médecine, histoire et biologie, Fr. Delaporte, B. Devauchelle et E. Fournier (dir.), 2015.

Renouveau des jardins. Clés pour un monde durable?, S. Allemand, É. Heurgon et S. de Paillette (dir.), 2014.

De Pontigny à Cerisy (1910-2010) : des lieux pour « penser avec ensemble », S. Allemand, É. Heurgon et C. Paulhan (dir.), 2011.



LES COLLOQUES CERISY

Le Centre Culturel International de Cerisy propose, chaque année, de fin mai à début octobre, dans le cadre accueillant d'un château construit au début du xvii^e siècle, monument historique, des rencontres réunissant artistes, chercheurs, enseignants, étudiants, acteurs économiques et sociaux, mais aussi un vaste public intéressé par les échanges culturels et scientifiques.

Une longue tradition culturelle

- Entre 1910 et 1939, Paul Desjardins organise à l'abbaye de Pontigny les célèbres **décades**, qui réunissent d'éminentes personnalités pour débattre de thèmes littéraires, sociaux, politiques.
- En 1952, Anne Heurgon-Desjardins, remettant le château en état, crée le **Centre Culturel** et poursuit, en lui donnant sa marque personnelle, l'œuvre de son père.
- De 1977 à 2006, ses filles, Catherine Peyrou et Édith Heurgon, reprennent le flambeau et donnent une nouvelle ampleur aux activités.
- Aujourd'hui, après la disparition de Catherine, puis celle de Jacques Peyrou, Cerisy continue sous la direction d'Édith Heurgon et de Dominique Peyrou, avec le concours d'Anne Peyrou-Bas et de Christian Peyrou, également groupés dans la Société civile du château de Cerisy, ainsi que d'une équipe efficace et dévouée, animée par Philippe Kister.

Un même projet original

- Accueillir dans un cadre prestigieux, éloigné des agitations urbaines, pendant une période assez longue, des personnes qu'anime un même attrait pour les échanges, afin que, dans la réflexion commune, s'inventent des idées neuves et se tissent des liens durables.
- La Société civile met gracieusement les lieux à la disposition de l'**Association des Amis de Pontigny-Cerisy**, sans but lucratif et reconnue d'utilité publique, présidée actuellement par Jean-Baptiste de Foucauld, inspecteur général des finances honoraire.

Une régulière action soutenue

- Le **Centre Culturel**, principal moyen d'action de l'Association, a organisé près de **800 colloques** abondant, en toute indépendance d'esprit, les thèmes les plus divers. Ces colloques ont donné lieu, chez divers éditeurs, à la publication de près de **600 ouvrages**.
- Le **Centre National du Livre** assure une aide continue pour l'organisation et l'édition des colloques. Les **collectivités territoriales** (Région Normandie, Conseil départemental de la Manche, Coutances Mer et Bocage) et la **Direction régionale des Affaires culturelles** apportent leur soutien au Centre, qui organise, en outre, avec l'**Université de Caen**, des rencontres concernant la Normandie.
- Un **Cercle des Partenaires**, formé d'entreprises, de collectivités locales et d'organismes publics, soutient, voire initie, des rencontres de **prospective** sur les principaux **enjeux contemporains**.
- Depuis 2012, une nouvelle salle de conférences, moderne et accessible, propose une formule nouvelle : les **séminaires de la Laiterie**, à l'initiative des partenaires de l'Association.

Renseignements : CCIC, Le Château, 50210 CERISY-LA-SALLE, FRANCE
Tél. 02 33 46 91 66 ; Internet : www.ccic-cerisy.asso.fr
Courriel : info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr

Choix de publications

- *Aménagement du territoire*, PU de Caen, 2008.
- *Anti-urbain*, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.
- *Le Balnéaire, de la Manche au Monde*, PU de Rennes, 2015.
- *Vers une république des biens communs ?*, Les liens qui libèrent, 2018.
- *L'alternative du commun*, Hermann, 2019.
- *Cultures et créations dans les métropoles-monde*, Hermann, 2016.
- *Agencer les multiplicités avec Deleuze*, Hermann, 2019.
- *L'Écologie politique de l'eau*, Hermann, 2017.
- *L'Économie de la connaissance et ses territoires*, Hermann, 2010.
- *L'Entreprise, point aveugle du savoir*, Éditions Sciences humaines, 2014.
- *Europe en mouvement 1. À la croisée des cultures*, Hermann, 2018.
- *Europe en mouvement 2. Nouveaux regards*, Hermann, 2018.
- *Géographie et culture à Cerisy, Géographie et Cultures*, L'Harmattan, 2016.
- *Gestes spéculatifs*, Les presses du réel, 2015.
- *L'Habiter dans sa poétique première*, Donner lieu, 2008.
- *Donner lieu au monde : la politique de l'habiter*, Donner lieu, 2012.
- *Individualismes contemporains et individualités*, PU de Rennes, 2010.
- *Renouveau des Jardins : clés pour un monde durable ?*, Hermann, 2014.
- *Nourritures jardinières dans les sociétés urbanisées*, Hermann, 2016.
- *Jardins en politique avec Gilles Clément*, Hermann, 2018.
- *Des possibles de la pensée (itinéraire de François Jullien)*, Hermann, 2014.
- *Logique de l'espace, esprit des lieux*, Belin, 2000.
- *La Mésologie, un paradigme pour l'anthropocène* (A. Berque), Hermann, 2018.
- *Ce que la misère nous permet de repenser avec Joseph Wresinski*, Hermann, 2018.
- *Les sens du mouvement*, Belin, 2004.
- *Relire Perec*, PU de Rennes, 2016.
- *De Pontigny à Cerisy : des lieux pour « penser avec ensemble »*, Hermann, 2011.
- *Prendre soin : savoirs, pratiques, nouvelles perspectives*, Hermann, 2013.
- *La Région, de l'identité à la citoyenneté*, Hermann, 2016.
- *Du Risque à la menace. Penser la catastrophe*, PUF, 2013.
- *Sciences de la vie, sciences de l'information*, ISTE, 2017.
- *Des sciences sociales à la science sociale*, Le Bord de l'eau, 2018.
- *La Sérendipité. Le hasard heureux*, Hermann, 2011.
- *Gilbert Simondon et l'invention du futur*, Klincksieck, 2016.
- *Qu'est-ce qu'un régime de travail réellement humain ?*, Hermann, 2017.
- *Le travail en mouvement*, Presses des Mines, 2019.
- *La Ville insoutenable*, Belin, 2006.
- *Villes, territoires, réversibilités*, Hermann, 2013.

Mise en pages : CW Design

Achévé d'imprimer